

L'homme désigna cet infortuné et prononça de sa voix gutturale :

— Li bien froid... Li bien faim... Li bien-tôt malade...

— Eh ! s'écria M. Mailley encore bourru, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ! S'il est malade, ce n'est un hôpital, ici !

— Papa, déclara Cécile presque violemment, tant la compassion débordait de son cœur sensible, nous ne pouvons pas le laisser là. Je t'en prie, fais-le entrer !

Elle prit l'enfant par la main, l'aida à se relever, le guida dans le vestibule. M. Mailley n'avait pas osé résister jusqu'au bout. Toujours immobile sur le trottoir, l'Arabe suivait des yeux la scène. Quand il vit son fils accueilli dans la bonne maison tiède, sa figure crispée s'éclaira :

— Merci ! articula-t-il simplement.

Il ajouta :

— Je reviendrai demain...

Et sans rien demander pour lui-même, il disparut dans l'obscurité.

M. Mailley referma la porte et déclara, à demi mécontent, à demi touché :

— Tu es satisfaite, Cécile ? Nous voilà avec un bel embarras sur le dos ! Et jusqu'à quand ?

— Il a dit qu'il reviendrait demain, papa.

— Oui, ce que disent les Arabes... Enfin, ce gamin est ici maintenant, ne discutons plus. On lui mettra un matelas dans la mansarde et nous aviserons.

Cécile avait conduit l'enfant vers la cheminée, où brûlait un léger feu de braise. Pendant ce temps, Mme Mailley lui réchauffait une grosse assiette de potage, qu'il engloutit goulument, avec un rire silencieux. Il ne tremblait plus, il étirait ses membres revivifiés, des membres grêles, salis par la poussière des routes, et où les tendons, sous la peau vide de chair, saillaient comme des cordes.

Il ne semblait pas connaître le français. Son regard allait de l'un à l'autre de ses hôtes, s'arrêtait, légèrement peureux, sur le visage du père de famille, se posait plus longuement sur celui de Cécile. Comme on lui parlait, il secoua la tête de droite à gauche pour signifier qu'il ne comprenait pas. Il dit seulement son nom : Miloud.

... Son père tint promesse. Le lendemain, il vint le chercher. On avait pourvu Miloud d'un vêtement complet, qui n'était pas à sa taille, mais dont la chaude laine épaisse l'enveloppait confortablement. Bien couvert, l'estomac garni, il était transformé. Dans sa poche, un billet bleu était plié. Celui-là au moins n'aurait ni faim ni froid avant longtemps.

*

* *

Trois semaines environ après cette petite scène, M. Mailley fut appelé à Oran pour une affaire urgente.

— Je prends l'auto, dit-il. Je passerai par Aïn-Tedelès. Mon régisseur a encaissé des fonds que je porterai à la banque par la même occasion. Ne m'attendez pas ce soir, les jours sont courts et je préfère ne pas circuler la nuit.

Mme Mailley éleva une objection :

— Tu ferais peut-être mieux d'y aller par le train, Léon. Les routes ne sont pas sûres, je crains que ce voyage en automobile ne soit une imprudence.

— Sois tranquille, j'ai mon revolver. Je défie bien ces gredins de s'en prendre à moi !

Il eût considéré comme une humiliation, et presque comme un déshonneur, de changer quoi que ce fût à ses habitudes. Accoutumé de longue date à la colonie, n'ayant jamais tremblé devant la menace, tenant les indigènes pour des créatures inférieures auxquelles on en imposait par la poigne et non par la douceur, il eût couru au-devant du danger plutôt que de le fuir.

— Fais bien attention, papa ! dit encore Cécile avant qu'il eût mis son moteur en marche.

Pour toute réponse, il sourit :

— N'aie donc pas peur !

La voiture sortit rapidement de la ville, traversa les faubourgs, s'engagea dans la campagne détrempée par les pluies récentes. En une demi-heure, M. Mailley atteignit sa ferme d'Aïn-Tedelès. Il se fit remettre les sommes qu'il devait emporter et fila sur Oran.

Il avait quatre-vingt-dix kilomètres à parcourir. La route sinuait mollement sur les faibles ondulations du terrain. Ce n'étaient pas même des collines, à peine des mamelons arrondis, coupés par des lits d'oueds où coulait à cette époque un peu d'eau jaunâtre.

Au bout d'une nouvelle demi-heure, la route s'engagea dans un bosquet de hauts genévriers, mêlés de pins rabougris. M. Mailley tenait nonchalamment le volant, en fumant une cigarette. Mais soudain il sursauta, coupa les gaz, donna un violent coup de frein qui fit patiner les roues, et la torpédo stoppa...

Il était temps. A trois mètres devant elle, un tronc d'arbre abattu barrait la voie. Une seconde de plus, elle se brisait contre l'obstacle.

Le colon avait compris. Fébrile, il fouilla dans sa poche pour y prendre son revolver. Geste inutile. De tous les fourrés, des Arabes jaillissaient avec des cris féroces. Plusieurs d'entre eux possédaient des fusils. Les canons se braquèrent sur M. Mailley. Et celui-ci jeta son arme. S'en servir, c'était s'exposer à une mort certaine. Que pouvait-il contre trente ou trente-cinq agresseurs ? Quand il aurait vidé sur eux son barillet, quand il en aurait abattu une demi-douzaine, les autres le massacraient inévitablement.